Lettre ouverte à notre présidente

Décembre 2015

« L'épistémologie [aujourd'hui] n'est pas pontificale ou judiciaire; elle est le lieu à la fois de l'incertitude et de la dialogique » Edgar Morin[i]

Madame la Présidente, chère collègue,

Depuis quelque temps, je m'inquiète du ton qui se dégage de notre revue *Psychologie Québec* et qui pourrait ressembler à une incitation à la pensée unique. Pour commencer, j'ai vu passer, dans un appel à publier de notre magazine, l'énoncé suivant : « *Il ne s'agit pas d'une page d'opinions : les textes doivent être documentés, appuyés sur des connaissances scientifiques et traiter de psychologie* »[ii]. Si l'avertissement signifie « prière ne pas propager une conclusion farfelue basée sur une subjectivité non examinée », il emporte mon adhésion et nul ne le récuserait. Mais la phrase porte en filigrane une injonction plus insidieuse que je traduirais ainsi : « il est interdit de penser par vous-même » (car c'est cela, une opinion). Il y avait autrefois dans la revue *Psychologie Québec* une rubrique intitulée précisément « Opinion », grâce à laquelle nous pouvions prendre la mesure de la pensée singulière et vivifiante de nos pairs. Elle a disparu. Si je crois bon de revenir sur une simple recommandation, tout à fait justifiable sous d'autres égards, c'est parce que les articles retenus dans les numéros subséquents ont manifestement tenu compte de la consigne connotée, et c'est ce que je déplore dans ces lignes.

Il y eut ensuite dans le numéro de novembre 2015 un article étonnant[iii], au ton policier, dont il serait trop long de rapporter les aberrantes affirmations. Je vous avoue ma consternation. Le but est-il de nous transformer en cyborgs? En individus programmés selon des « données probantes » et aptes à répondre uniquement aux verbes d'action? Il y a donc des verbes (d'état) à exclure des objectifs de nos formations tels que : être sensibilisé, penser, se conscientiser, découvrir, etc.! Je crois que là, une limite a été franchie. Un professeur de philosophie de l'Université de Sherbrooke, Gilles Voyer[iv], développe un thème apte à nous faire réfléchir : alléguant que « *l'éthique, contrairement à la déontologie, n'est pas affaire de code mais de transformation de la personne* », il soutient que, dans un groupe humain, bien que les règles soient nécessaires, plus il y a de règles et moins… il y a d'éthique. Pour apporter de l'eau à ce moulin, je fais appel à un autre écrit[v] du même numéro : dans une situation éthiquement délicate, le fait que nous puissions nous appuyer sur un

article du code de déontologie et le présenter au patient avec un sourire respectueux est certes un bon conseil; mais serait-il également envisageable que parfois nous puissions en expliquer ou en assumer personnellement le bien-fondé?

Les connaissances acquises par la recherche constituent sans conteste le point d'assise de nos interventions. Mais si le credo du psychologue s'y arrime sans question, cela se fait aux dépens d'un jugement forgé par une individualité qui s'assume, dont l'expression même forcerait le respect. Il serait dommage et dommageable que nous nous réduisions à l'état de récepteurs et débiteurs de données probantes, entre autres pour la raison suivante : celui qui rapporte une démonstration scientifique, aussi passionnante et informative soit-elle, devient pour le lecteur le représentant anonyme d'une sorte d'absolu, le dispensateur d'une vérité (momentanément) indépassable ou incontournable, ce que précisément nous devons éviter dans l'espace thérapeutique tissé de complexité et d'incertitude, où nous évoluons quotidiennement. « *La vérité, ici, n'est pas un résultat, mais un processus, celui d'avancer, d'apprendre sans cesse*. » nous rappelle l'essayiste Pierre Bertrand[vi], ce coutumier de l'intime.

Le souci d'objectivité scientifique du chercheur n'est pas seulement justifié et louable, il est requis. Toutefois rien n'oblige à ce que ce dernier verse dans la sécheresse académique la plus désengagée. Lorsque les articles s'en tiennent à citer des études et à énoncer leurs résultats de manière impersonnelle, sans créativité ni implication, se perd une forme de contact normalement attendue entre psychologues. Une pensée singulière ne prétend sans doute pas à la vérité, mais elle inspire, interroge, élève et nourrit par son dynamisme communicatif; alors que la vérité plaquée, glacée et calée dans une mathématique imparable tend à oblitérer cet ingrédient indispensable : l'auteur, la voix d'un sujet qui, par son étoffe même, par ce qu'une parole propre a justement de révocable et d'inachevé, nous convoque au dialogue. La méthode scientifique impose inévitablement son langage de neutralité et de factualité. Mais, pourquoi faudrait-il que la personne qui relate les résultats d'une recherche se montre aussi protocolaire que la recherche elle-même?

Quand il n'y a plus personne derrière l'écriture, qu'un bon élève, il n'y a personne devant non plus : l'être à l'étude est découpé en segments portés sous la loupe, mesurés, analysés, répertoriés. À la lecture de ces articles, l'idée que le chercheur pourrait faire partie de ce qu'il décrit ou démontre semble complètement écartée. Or c'est une dominante de la pensée contemporaine en sciences et en épistémologie. L'OPQ insiste sur le concret, le pratique,

l'intervention directement applicable à une problématique précise. Fort bien. Mais, trop marquée, cette position risque de se retrouver en porte-à-faux avec la mouvance intellectuelle contemporaine qui avance en rangs serrés vers une compréhension riche et nuancée des principes de participation herméneutique, de complexité systémique et d'incertitude. La fécondité de la pensée se trouve aujourd'hui aussi de ce côté-là.

Quant au lecteur**,** faute de se sentir convié à la table de la réflexion, il apprend des « vérités », se retrouve devant des conclusions, des chiffres, des comparaisons, parfois, osons le dire, des tautologies. Plusieurs auront noté par exemple que les articles portant sur le besoin de vacances ne nous donnaient surtout pas l'envie d'en prendre : il s'agissait de mieux huiler le petit robot que chacun est incité à être en retournant au travail; il s'agissait d'ajouter à sa vie plaisir et détente mais non pas de nourrir son humanité. Cela est très inquiétant.

Toute donnée issue d'une recherche sérieuse doit effectivement être prise au sérieux. Mais par quelqu'un qui sait y adjoindre une réflexion critique et « contextualisante ». Autrement dit, nous ne devons pas être pensés par la recherche mais penser la recherche. Nous ne devons pas nous soumettre à ses diktats, mais la confronter, bien sûr à d'autres recherches, mais aussi à notre expérience, à notre jugement, et surtout nous demander comment elle a été menée et par qui elle est financée[vii]. Nous devons « rebondir » sur une recherche et non pas l'avaler sagement et benoitement avant la suivante.

« *Je crains qu'on devienne une société qui cesse de penser*» s'inquiète Pierre Deschamps, avocat et éthicien, ancien juge au Tribunal canadien des droits de la personne, se référant à la philosophie d'Hannah Arendt. Personnellement, j'appréhende nos esprits formatés et redouterais une trop grande uniformisation de notre langage. Toute scientifique qu'elle se présente, la psychologie ne peut renier ses origines philosophiques et littéraires. Avant d'être des savants nous sommes des humanistes, et cela, qu'on se réclame ou non de cette mouvance en psychologie. La psychothérapie n'est pas qu'affaire de méthode[viii] . La compétence qu'elle requiert s'alimente à des savoirs variés, comme la lecture de romans, d'essais, de journaux, à du temps de recueillement, aux œuvres d'art, sans compter l'inlassable dévotion à son propre cheminement intérieur. Tout ce qu'on acquiert dans ces expériences contribue à ouvrir et à multiplier les canaux de communication, bref à enrichir le processus de symbolisation partagée qu'est la psychothérapie. « *Ce n'est pas ce que nous faisons ni ce que nous devons faire qui est la question, mais ce qui survient avec nous, par-delà notre vouloir et notre faire* [ix]», résume

avec finesse, Hans-Georg Gadamer, un des plus grands herméneutes du XXe siècle.

En somme, nous avons au moins autant besoin d'emmagasiner des données que de puiser à une stimulante mise en commun d'idées et de perspectives. Je vois une distorsion de notre mandat lorsque nous cédons à la tendance générale d'une société fiévreusement axée sur le rendement et l'efficacité à tout crin, alors que nous devrions être attentifs à ses effets aliénants. Prenons pour exemple une situation qui nous touche tous: notre gouvernement se plaît à masquer le fait que l'éducation ne se réduit pas à l'enseignement : les jeunes n'ont pas seulement besoin d'être instruits, mais d'être éduqués. « Instruit » (du lat. *Instruere* : outiller) signifie engranger des connaissances, s'équiper de savoirs et d'habiletés utiles à un métier futur (ou aux besoins des entreprises!), alors que « éduqué » (du lat. *duco* : conduire) signifie « être conduit » vers soi, par dépassements successifs, viser l'indépendance de jugement, l'aptitude à trier et métaboliser la connaissance, à penser par soi-même, à asseoir des « opinions » sur une réflexion personnelle et une éthique étayée par des valeurs intégrées et assumées. Voilà sur quoi nous devrions socialement nous prononcer fermement et sans réserve. Mais comment le faire si nous ne valorisons pas ce double développement d'abord pour nous-mêmes?

À la lecture de ces lignes, vous aurez compris que je ne m'en prends nullement aux exigences de la recherche expérimentale, bien au contraire. En revanche, j'en ai contre le fétichisme de la donnée probante et la normalisation excessive de nos modes de pensée; j'en ai contre l'assujettissement des psychologues à une idéologie en passe de transformer la rigueur qui nous honore en un carcan qui nous calibre, et dans laquelle beaucoup d'entre nous, tenus de se contorsionner pour s'y insérer, ne se reconnaissent plus. Je plaide pour la valorisation d'un plus large spectre de nos compétences intellectuelles, morales et spirituelles. Pour bien servir la société aujourd'hui, les psychologues doivent se concevoir et se sentir considérés plus que comme les urgentistes du psychisme, mais, de temps en temps, comme des personnes exemplaires, aptes à penser et à aider à penser les grands enjeux humains d'un monde en déroute.

Dans cette optique, je déplore que notre magazine fasse fi d'un partage explicite de cette part vive de réverbérations personnelles, de désaccords fertiles, de regards critiques sur notre monde et sur nous-mêmes. Et je vous prie de bien vouloir considérer le retour d'une rubrique offrant cette liberté d'expression, distincte du thème proposé régulièrement et avec profit par le

comité de rédaction. Si vous acceptiez que cette missive l'inaugure, j'en serais honorée et vous en proposerais une version écourtée et remaniée à partir de laquelle d'autres membres de l'Ordre pourraient faire valoir leurs points de vue.

En vous remerciant de l'attention que vous venez d'accorder à mon propos, je vous prie d'agréer, Madame la Présidente, mes sentiments les plus respectueux.

Nadine Gueydan, psychologue
gueydannadine@gmail.com

CC : Groupe d'étude sur l'intersubjectivité (GEI)
Société psychanalytique de Montréal (SPM)
Association des psychothérapeutes psychanalytiques du Québec (APPQ)
Société québécoise des psychothérapeutes professionnels (SQPP)
Association des psychologues du Québec (APQ)
Centre d'intégration gestaltiste (CIG)
Association des psychanalystes jungiens du Québec (APJQ)
Communauté de pratiques des psychothérapies relationnelles

---

[i] Morin, E. (2005), *Introduction à la pensée complexe,* Paris : Seuil. coll. Points, p. 64.
[ii] « Perspectives de psychologues », *Psychologie Québec*, vol. 32, numéro 4, juillet 2015.
[iii] Martineau, Y., La présentation d'une activité de formation continue, *Psychologie Québec*, vol, 32, n°6, novembre 2015, p. 12-14.
[iv] Voyer, G. (1996) *Qu'est-ce que l'éthique clinique? : essai philosophique sur l'éthique clinique conçue comme réactualisation de l'éthique aristotélicienne*, Namur, Artel ; Saint-Laurent, Fides.
[v] Houde, D., Situations familiales particulières e secret professionnel, *Psychologie Québec,* vol.32, n°6, novembre 2015, p. 15-16.
[vi] Cité dans : Bélanger, M. (2002), *Le flou dans la bergerie. Essai sur la lucidité et l'incertitude*, Montréal : Liber.
[vii] Yves Gingras (2014), *Les dérives de l'évaluation de la recherche. Du bon usage de la bibliométrie,* Paris, Raison d'agir.
[viii] Ici la liste des références serait trop longue, mais je choisis : Lafortune, M. (1989) *Le Psychologue pétrifié : du discours expérimental comme perversion du discours humain*, Montréal, Louise Courteau.
[ix] Gadamer H.G. (1960), Préface à la 2e édition de Vérité et Méthode, Paris, Seuil, 1976.

***